8 septembre 1989 N° 20

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

La famille conduit l'enfant à Dieu.....1
L'enfant de Clèves.....7
Des nouvelles d'Anne.....9

La famille conduit l'enfant à Dieu

Extraits de la lettre pastorale du Cardinal Danneels, de Noël 1988 (suite)

[…] Les récriminations qu'on entend continuellement à propos d'une éducation religieuse soi-disant forcée des enfants, sont toujours les deux mêmes : le discours sur un Dieu méchant qui châtie et la culpabilisation qu'entraînerait une catéchèse prématurée sur le péché. Comme Diogène, depuis vingt ans, je suis à la recherche d'institutrices maternelles qui s'aventurent encore sur ces sentiers avec les petits. Ma conclusion est plutôt que le "Dieu terrible" a tout à fait disparu. Depuis longtemps. Et mon appréhension est que Dieu ne soit réduit à la bonhomie peu mobilisatrice d'un saint Nicolas ou d'un Père Noël.

[…] D'ailleurs, si l'on évite soigneusement tout enseignement religieux à un enfant, on n'évite pas pour autant les blocages intellectuels et affectifs. Les petits non-catéchisés ne sont pas moins sujets à problèmes et angoisses et leur sens critique ne se développe pas plus harmonieusement. Ne pas parler de Dieu n'assure pas nécessairement la sérénité à la conscience enfantine. D'ailleurs, il est clair que la catéchèse ne consiste pas à buriner dans la conscience et dans le cœur des lois draconiennes ; elle est d'abord rencontre joyeuse avec Quelqu'un de vivant, qui aime et aide à apprendre à vivre avec les problèmes des hommes et du monde. Enfin, un enfant serait-il vraiment capable de vivre sans aucune certitude ? Non, l'alternative "dogmes et règles rigides et intangibles" d'un côté ou "libre examen" de l'autre côté n'est pas une véritable alternative pour l'enfant, qui doit pouvoir s'appuyer sur un amour de tendresse comme celui de Dieu ; il ne peut vivre et se développer sans cette confiance de base – ce "basic trust" – dont il a absolument besoin. Surtout à une époque où d'autres tendresses humaines lui font souvent défaut. Ce qui ne vaut évidemment pas seulement pour les enfants.

Les enfants ont des droits

Les enfants ont des droits. Naturellement. Le droit de naître, d'être nourris et éduqués ; le droit aux soins médicaux et à l'enseignement, le droit de grandir dans une société qui accueille et aime les enfants. Le droit aussi à une vie personnelle. Grâce à Dieu, on parle de plus en plus et ouvertement de tous ces droits de l'enfant.

L'enfant a droit à l'épanouissement intellectuel et moral en vue de devenir adulte ; on commence à parler, surtout vers l'âge de six ou sept ans, de son droit à être initié aux connaissances sur le monde, l'histoire, les hommes, la société.

Cependant, avant cette époque, déjà, l'enfant a droit à une "instruction" d'un autre genre. Avant l'âge de six ans, l'enfant vit plutôt d'intuitions mystiques et contemplatives ; c'est en aimant et en regardant qu'il se développe d'abord.

[…] L'expérience mystique et contemplative du petit enfant est la base indispensable pour qu'il accède plus tard à une vraie vie de foi et pour que son sens moral ne soit jamais délié d'une confiance illimitée en un Dieu qui aime et qui pardonne, même s'il est un Dieu qui pose malgré tout des exigences radicales : « Soyez parfaits comme mon Père est parfait ! ».

La liturgie familiale

Durant des siècles, les enfants juifs dans la diaspora, ont vécu sans temple (église), en maint endroit aussi sans synagogue (école). Leur foi a survécu. Avant tout en raison de la liturgie en famille, forte et belle à la fois. Nos chrétiens eux aussi – dans la diaspora actuelle – ont besoin de liturgie à la maison. Ce qui ne signifie pas seulement un bout de prière avant et après les repas ou au moment du coucher. Sans doute cela est-il indispensable. Mais une liturgie en famille, c'est beaucoup plus ; dans la vie de toute la maisonnée, pendant toute la journée et en toutes saisons, le rythme et les couleurs de la "grande" liturgie de l'Église doivent être perceptibles.

La liturgie familiale comporte les mêmes ingrédients que la grande liturgie. Elle a ses récits et ses gestes symboliques. Elle a ses temps de joie et de peine, de prière et de silence. Elle se déroule autour du Livre et de la Table.

En premier lieu, il y a les récits, les histoires. On les tire de la Bible, telle que celle-ci est découpée et lue tout au long du cycle de l'année liturgique. Ainsi, en décembre, au temps de l'Avent, on lit les textes merveilleux de l'attente du Sauveur par quelques "grands" dans l'histoire du peuple d'Israël comme Isaïe, Jean-Baptiste, Élisabeth, Zacharie, et surtout Marie. On suit Marie pas à pas depuis l'Annonciation jusqu'à la nuit de Noël. A Noël, on regarde évidemment l'Enfant dans la crèche, les bergers et les mages. Le Carême est le temps pour

accompagner Jésus dans les Évangiles qui, depuis les tentations au désert, retracent sa route vers Jérusalem ; c'est aussi le moment de "refaire son catéchuménat", sa propre route vers le baptême, ou de parcourir le chemin de la pénitence et du repentir qui nous mène au pardon de Pâques.

Durant la semaine sainte, le chrétien suit Jésus presque d'heure en heure, depuis la joyeuse entrée dans Jérusalem, au chant de l'Hosanna, les rameaux d'olivier à la main, jusqu'à la mise au tombeau à la tombée du jour le vendredi saint. Entre Pâques et la Pentecôte, Jésus rend visite aux siens – des apparitions brèves – comme pour les habituer au régime de la foi : croire sans voir. On y apprend aussi à vivre de l'Esprit : « Ceux qui croient feront de grandes choses. Ils en feront même de plus grandes que moi, parce que je vais au Père » (Jn. 14, 12). Durant le temps ordinaire de l'année – le temps "vert" – il y a chaque jour un nouveau miracle, une nouvelle parabole, un nouvel enseignement de Jésus. A moins que la famille ne prenne elle aussi un peu de repos en réduisant quelque peu la liturgie familiale à un "régime de vacances". Enfin, à travers toute l'année, il y a l'immense cohorte des saints, véritable "légende dorée" du peuple de Dieu. La liturgie familiale forme les enfants d'abord par les récits : « Raconte-le à tes fils et à tes filles », disaient déjà les psaumes…

La grande liturgie

[…] Les enfants comprennent mieux la "grande liturgie" que nous ne nous l'imaginons. A la suite d'une eucharistie bâclée, massacrée : « Qu'était-ce là pour une petite messe, Maman ! » disait Nathanael (4 ans et demi). Les célébrations de la parole à part pour les enfants et les messes d'enfants peuvent avoir du bon. Mais il ne faut pas tomber dans le piège d'un certain infantilisme dans le langage et la symbolique. D'ailleurs, est-ce que nous n'attachons pas trop d'importance au "verbal", à la liturgie de la Parole et à l'homélie ? La liturgie du Pain et du Vin, célébrée avec ferveur, avec peu de paroles et quelques moments de profond silence, dans une atmosphère de paix et de joie tranquille, tout cela s'imprime fort avant dans la sensibilité de l'enfant, dans son être profond.

Les "peccadilles" des enfants

« Évitons de culpabiliser un enfant : c'est à peine s'il peut faire quelque chose de mal ». « D'ailleurs se confesser est traumatisant ». C'est ce qu'on entend répéter depuis des années. Il est incontestable que des petits ont de fait souffert d'une certaine manière d'être amenés au sacrement du pardon présenté de façon unilatérale.

Mais ce qui est moins compréhensible, c'est que, à cause de ces déviations, on ait quelque peu occulté la confession enfantine, qu'on l'ait remise à plus tard, ou

même supprimée. Parfois pour des motifs “pédagogiques”, on l’a “collectivisée” et dépersonnalisée. Les enfants ont en fait une notion aiguë du bien et du mal. D’aimer et d’être aimé. De refus et d’absence d’amour. Leur conscience est un oscillographe particulièrement sensible, même si elle doit encore être formée. Chaque enfant est aussi un “petit homme” : il est unique, avec son regard unique sur les choses. Il a donc besoin d’un accompagnement personnel. Il a droit de dire : « Dis-moi quelque chose à moi tout seul : si j’ai bien ou mal fait ! ».

Voici deux déclarations, d’un père et d’un jeune au sujet de la confession des enfants : « Certains enfants ne se confessent jamais personnellement, même pas pour leur première communion ni pour leur profession solennelle de foi. Ils participent à une célébration pénitentielle collective… Mais l’enfant a une pudeur instinctive, bien plus grande que celle de l’adulte ! Jamais il ne pourra exprimer par des mots ce qui l’écorche, ce qu’il traîne derrière lui, ce qui le tourmente peut-être. Les enfants ont besoin d’un accompagnement spirituel structuré, et cela depuis leur tout jeune âge. Don Bosco et le curé d’Ars le savaient fort bien ». Ce cri du cœur d’un père de famille, je ne puis qu’y souscrire amplement.

La réaction de Samia (14 ans) : « Je ne vais pas me confesser pour entendre le prêtre me dire : “Mais c’est normal ! Aujourd’hui tout le monde fait ça ! C’est pas grave, ne t’en fait pas !”… Pourquoi me comparer à ceux qui pèchent, au lieu de me donner en exemple les saints ? Si j’y vais, c’est parce que je sais que j’ai péché. Me dire le contraire c’est me dire : “Tu n’as pas besoin de la Miséricorde !” ».

Pour conclure, une seule réflexion. De jour en jour, l’humanité a davantage besoin d’hommes et de femmes de miséricorde et de compassion. Je n’en vois pas la fin. Mais – en inversant les termes de l’une des béatitudes – où trouverons-nous cette génération de gens qui pardonnent généreusement, ces “miséricordieux”, s’il y a si peu de gens qui font personnellement l’expérience de cette miséricorde ? Évidemment, la confession n’a pas le monopole de la miséricorde de Dieu dans l’Église. Il y a d’autres formes de pardon, d’autres manières d’accueillir les pécheurs. Toutefois, la confession est bien ce « flacon de parfum très précieux » que la femme versa (cf. Mt 26, 6-13) et qui « emplit toute la maison (de l’église) de la senteur du parfum (de la miséricorde) » (cf. Jn 12, 3b).

Le sacrement de la Présence

Pour l’Eucharistie, la situation est toute différente. S’il y a peu de confessions, on communie fréquemment, souvent presque sans se rendre compte de la démarche qu’on fait. Le Corps et le Sang de Jésus ne sont-ils pas banalisés ça et là ? Les enfants surtout communient automatiquement, sans réflexion.

Comprennent-ils ? Et pourtant, un enfant est capable très tôt de comprendre l'Eucharistie. Il sait souvent ce qu'elle est, avant même de pouvoir le dire. C'est que les yeux du cœur s'ouvrent avant ceux de l'intelligence. L'enfant le sent très vite : « Jésus est là et je suis le bienvenu chez lui ». C'est pour cela qu'il est tellement malaisé d'expliquer à un petit enfant pourquoi il ne peut pas communier avec maman et papa. L'Église a donc bien raison de permettre aux jeunes enfants de communier très tôt. Elle dit même que c'est d'abord le droit des parents de juger si leur enfant est capable de communier et s'il est suffisamment catéchisé pour « distinguer le Corps et le Sang du Christ », même s'il y a beaucoup d'arguments en faveur d'une première communion festive de tous les enfants d'une même classe, le même jour. Mais il peut toujours y avoir un petit "précurseur", qui est capable de dire avant les autres : « Voici l'Agneau de Dieu ».

La première communion est pour beaucoup d'enfants un moment d'expérience religieuse intense. Cela dépend certes de la catéchèse à l'école et en paroisse, mais beaucoup plus encore du climat en famille. Surtout dans ce domaine, il s'avère que « la famille fait l'enfant ». Certains premiers communiants sont véritablement transformés par ce premier contact avec le Christ dans l'Eucharistie. C'est souvent là que se trouve la racine et la source de très grandes choses plus tard dans leur existence.

Repas, Croix et adoration de l'Agneau

Les enfants vivent d'images. Nous l'avons déjà dit souvent. Pour comprendre, il leur faut d'abord voir quelque chose. Il en va de même pour l'Eucharistie : la foi eucharistique des enfants est intimement nourrie par des images.

Si l'on évoque l'Eucharistie devant un enfant qui suit la catéchèse, c'est aussitôt l'image du repas qui surgit devant lui : « être à table ensemble avec Jésus ». Tous les enfants savent cela. Cette image de la Cène est d'ailleurs normale et fondamentale, fondatrice même, puisqu'elle vient en droite ligne de la Bible, à la fois de l'Ancien Testament et du Nouveau. C'est donc par cette image qu'il nous faut sans doute aborder avec les enfants la catéchèse sur l'Eucharistie. Mais devons-nous nous y arrêter ?

L'Eucharistie ne devrait-elle pas susciter immédiatement aussi l'image de Jésus en Croix chez l'enfant catéchisé ? Surtout la scène telle qu'elle est décrite par Jean : le Christ endormi sur la Croix, son côté ouvert, d'où l'eau et le sang se déversent, par-delà la tête de Marie et de Jean, sur le monde tout entier. Sans oublier le cri du centurion : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu ! » (Mt 27, 54).

Il y a une dernière image, presque tout à fait oubliée celle-là. Elle est d'une toute autre provenance, elle vient droit de l'histoire de la dévotion eucharistique

dans l'Église, une dévotion née chez nous à Liège ; c'est l'image du Saint Sacrement exposé. Ce n'est pas une image directement biblique. A moins que… Du moins pour moi, l'Eucharistie exposée est indissolublement liée à l'image – biblique, elle – de l'Agneau du livre de l'Apocalypse, « l'Agneau, debout et comme égorgé » (Apoc. 5, 6). Toute l'Apocalypse me suggère l'image d'une grande liturgie de l'adoration.

Or l'image de l'adoration de l'Agneau – du Sacrement exposé – fait presque entièrement défaut dans la catéchèse eucharistique, et « le Soleil eucharistique dans l'ostensoir » est tout aussi absent de la pratique eucharistique des enfants. On dira que l'adoration de l'Eucharistie est difficile pour des enfants. Je n'en suis pas sûr ; en fait, les enfants aiment s'asseoir au soleil, à la lumière et à la chaleur de l'Eucharistie. Et il n'est vraiment pas nécessaire de chanter tout le temps. Quand les enfants sont assis ou agenouillés paisiblement, ensemble sur le tapis, tout près du Saint Sacrement bien visible, baigné de lumière, entouré de fleurs, alors pendant de longues minutes ils peuvent rester absorbés par la présence de Jésus. Cette adoration eucharistique est aussi à l'origine de beaucoup de vocations.

La liturgie des Saints Innocents le 28 décembre nous dit qu'autour du trône de l'Agneau sont debout non seulement les vingt-quatre vieillards, les quatre vivants, les cent quarante quatre mille de toutes tribus, races et langues, et ceux qui, en vêtements blancs, reviennent de la grande persécution – les martyrs –, mais aussi les petits innocents. « Alors j'aperçus sous l'autel les âmes de ceux qui furent égorgés pour la Parole de Dieu et le témoignage qu'ils avaient rendu. Ils se mirent à crier à toute force… » (Apoc 6, 9).

La liturgie du 28 décembre applique ce texte aux petits saints innocents. Ne seraient-ce pas là tous les enfants, petits frères et petites sœurs de Jésus ?

Godfried, Cardinal Danneels – Archevêque de Malines-Bruxelles.

L'enfant de Clèves

par René Lejeune

Le 8 octobre 1988, Jean-Paul II dialogue avec 42.000 jeunes venus de tous les pays d'Europe, au stade du Wacken à Strasbourg. Il leur offre un modèle : Carl Leisner, un jeune Allemand mort en 1945 ; il avait été ordonné prêtre secrètement huit mois avant de mourir, au camp de concentration de Dachau.

Carl Leisner est réellement un être extraordinaire[1]. C'est un saint dont Jean Paul II a ouvert, en 1980, le procès en béatification. La sainteté n'est que rarement la conséquence de l'irruption dans la vie d'une grâce foudroyante et définitive.

« Dieu seul est saint ». La sainteté d'une personne est le reflet, plus ou moins intense, de celle de Dieu. Son intensité croît au long de la vie. La sainteté éblouissante, dont Carl Leisner a témoigné durant les cinq années d'enfer passées à Dachau n'est pas spontanée ; elle plonge ses racines dans une enfance heureuse et une adolescence marquée très tôt par une volonté délibérée de conquête des âmes. A treize ans déjà, Carl entraîne ses camarades vers des cîmes de lumière dont l'accès exige le dépassement de soi. Des qualités de cette nature révèlent parfois une vertu innée, don inestimable. Elles sont d'habitude suscitées par des influences exercées dès la plus tendre enfance. Chez Carl, la vertu innée est magnifiée par l'influence de parents animés d'une foi ardente, et celle d'un jeune prêtre, merveilleux catalyseur des énergies débordantes de l'adolescence.

Carl naît le 28 février 1915 à Rees, petite citée de la province du Rhin inférieur, près de la frontière hollandaise. Son père, modeste fonctionnaire du tribunal d'instance, est de la forte race germanique des vastes plaines du nord. Il sera intraitable face au nazisme. La mère est un être plein de douceur et de bienveillance, toujours aimable et conciliante. Dans cette famille, Carl, aîné de cinq enfants, va croître au soleil de l'amour chrétien, et dans la tempête du fanatisme hitlérien.

En 1921, le père est muté à Clèves. C'est dans cette belle ville ducale que l'enfant va trouver son enracinement. Il se fait comme une symbiose entre ce garçon sensible et la cité harmonieuse, blottie autour du château des Cygnes, qui a servi de modèle à l'Europe princière par l'agencement de ses jardins et parcs. L'empreinte de la délicieuse capitale du petit duché, chargée d'histoire et de poésie a été déterminante dans la vie de Carl. A onze ans, au moment où il entre au lycée, il fait la rencontre qui orientera toute cette vie. Il s'agit de l'aumônier du

1 Cf. René Lejeune, *Comme l'or passé au feu : Carl Leisner : 1915-1945*, Éd. du Parvis, 1989, 288 p.

lycée, l'abbé Walter Vinnenberg, nommé la même année à Clèves. Le « Dr. Vinnenberg », comme les élèves l'appellent avec une pointe de révérence, est à la fois professeur d'éducation physique et de religion, le système allemand exigeant l'enseignement de deux matières. L'abbé Vinnenberg est ainsi très officiellement chargé d'assouplir les corps et d'élever les âmes de ses élèves. Il ne se contente pas de ses tâches professionnelles. Il sait comment on forme des jeunes à la confiance en soi et à l'ouverture aux autres : des êtres responsables aux convictions bien enracinées. Il pratique avec eux jeux et chants, randonnées à pied et en vélo, camps et voyages à la découverte du pays et de ses provinces. A chaque rencontre il sait choisir le moment propice pour entraîner les adolescents dans son sillage de feu, vers les sommets où souffle l'air pur de l'Évangile.

Le sacerdoce d'un prêtre n'est vraiment fécond que s'il suscite d'autres vocations sacerdotales. Celle de Carl Leisner naît au contact enthousiasmant d'un prêtre tout donné à son apostolat. A douze ans, il est chargé par l'aumônier de rédiger le compte rendu des réunions du groupe de lycéens rattachés au "Quickborn" (Source vive), mouvement de jeunes soucieux d'une stricte formation physique, morale et spirituelle, facilitée par de splendides liturgies adaptées au psychisme des jeunes, inspirée par Romano Guardini, théologien allemand de réputation mondiale. Carl participera, au long de son adolescence, à d'ardentes rencontres, à des retraites et des sessions de formation dans le château-fort de Rothenfels, près de Wurzbourg. Ce lieu privilégié affermit vigoureusement la foi d'une partie de la jeunesse catholique allemande. L'esprit bien charpenté et le corps aguerri, nombre de ces jeunes, dont Carl, seront précipités dans un affrontement sans merci avec le nazisme.

Les comptes rendus de séance du petit secrétaire se transforment peu à peu en narrations enjouées sur fond d'introspection. Le journal de Carl Leisner est né. A treize ans, il fait preuve d'une souplesse de style, d'une fermeté dans la foi et d'un enthousiasme dans l'action étonnants pour son âge. L'abbé Vinnenberg a découvert un diamant qu'il cisèle avec amour. Carl Leisner ne refermera son journal intime qu'à l'approche de sa mort, sur son vingt-huitième cahier.

On ne saurait exagérer l'influence d'un bon prêtre dans l'éveil d'une vocation sacerdotale. Sans l'abbé Vinnenberg pas d'abbé Leisner. Ni, bien entendu, sans le soutien affectueux et priant d'une famille où Dieu est premier servi. Sous cette double influence, Carl mûrit rapidement. A 15 ans, il est à la tête de la Jeunesse catholique de toute la région de Clèves. A 18, âge qu'il atteint l'année même de l'accession d'Hitler au pouvoir, il se voit confier les jeunes de tout le diocèse de Munster en Westphalie, région fidèle au catholicisme. Carl pénètre alors dans une zone de tempête dont il ne sortira plus…

La leçon de cette vie ardente ? Prier pour que les jeunes chrétiens de notre temps, retrouvent la voie de la formation intégrale : corps, esprit et âme. Carl Leisner offre un magnifique exemple. Et pour que de nombreux prêtres empruntent à nouveau, à l'exemple de l'abbé Vinnenberg, la voie exaltante de formateurs authentiques de jeunes dans toutes leurs dimensions, physique, morale et spirituelle. Alors on verra surgir de nouveaux Carl Leisner dans d'autres combats qui, pour être moins cruels que celui qu'il mena contre le nazisme, n'en seront pas moins déterminants dans un univers mécanique auquel il faut donner une âme. Les centaines de milliers de jeunes pèlerins de Compostelle d'août 1989 en sont un signe prometteur.

René Lejeune

Des nouvelles d'Anne

« […] Ayant beaucoup entendu parler d'Anne de Guigné depuis mon enfance, je me suis tournée vers elle pour obtenir une grâce toute particulière, et cela avec succès. » J. de L.

On nous écrit de Nancy : « Chers amis, je tiens à vous relater la protection de la petite Anne que j'ai toujours priée d'ailleurs, depuis ma jeunesse. Une de mes nièces se désolait de ne pas avoir d'enfant, ayant eu deux fausses couches et allant bientôt sur ses 30 ans. J'ai beaucoup prié Anne, lui demandant de nous obtenir un beau bébé. L'enfant tant désiré est venu il y a trois mois, mais pendant l'accouchement trop long, il a absorbé par voie pulmonaire du liquide ; il a fallu l'emmener d'urgence à l'hôpital de la Maternité de Nancy ; les trois-quarts des poumons étaient pris et il a dû être placé sous oxygène à assez haute dose. J'ai beaucoup prié Anne pour qu'elle obtienne la vie de l'enfant ; au bout de 15 jours Rémi était sauvé au grand soulagement de toute la famille ! Mais, revenus à la maison, après quelques jours ses parents ont constaté une tache sur l'œil ; après consultation, une opération s'imposait de la cataracte, rare à cet âge mais dont l'origine reste floue. Le bébé a très bien supporté l'opération et maintenant doit subir de petites interventions et examens périodiques. Je continue à le placer tous la protection d'Anne. »

… et d'Allemagne : « J'ai été exaucée maintenant pour une prière que j'ai faite à la petite Anne de Guigné pour deux prêtres, il y a deux ans de cela. » G. G.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.